

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

Un anniversaire est une chose excellente, ne serait-ce que pour nous rappeler que nous sommes encore en vie. Un anniversaire, si vous voulez, c'est un *memento vivi*, plutôt qu'un *memento mori*. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, dont nous célébrons ici l'anniversaire, est née voici à peine une décennie, de l'union de plusieurs grandes institutions : la Bibliothèque nationale du Québec, la Grande bibliothèque du Québec et les Archives nationales du Québec, reconnaissant ainsi qu'une bibliothèque est à la fois la mémoire du passé de ses lecteurs et l'expérience de leur présent.

Je me sens honoré et fier d'avoir été prié de prononcer le discours d'anniversaire. Ma grand-mère russe, qui est décédée au bel âge de quatre-vingt-seize ans, portait deux toasts à chaque célébration, qu'il s'agît d'un anniversaire, d'un mariage ou d'une fête religieuse. Elle commençait par « *Lehaïm!* », « À la vie », la salutation juive traditionnelle. Donc, avant tout, permettez-moi de dire *Lehaïm!* Puisse Bibliothèque et Archives nationales du Québec jouir encore de plusieurs décennies d'une vie prospère et en bonne santé! Mais alors, à *Lehaïm!*, ma grand-mère ajoutait une formule à elle, qu'elle prononçait avec une détermination farouche et une conviction inébranlable : « Mort à nos ennemis! » Je répéterai maintenant ce toast fulminant : *Mort à nos ennemis!* En d'autres termes, mort aux ennemis de toutes les bibliothèques : à l'eau et au feu, au vol et au vandalisme, aux réductions budgétaires et à la navrante bêtise de la bureaucratie. Mort, comme aurait dit ma grand-mère, à eux tous!

J'aurais dû intituler cette intervention « Une louange des miracles ». Il y a à peu près trois ans, Nicole Vallières et ses collaborateurs se sont adressés à moi avec l'idée de célébrer cet anniversaire par une exposition centrée sur l'un de mes livres, *La bibliothèque, la nuit*. Bien que profondément touché par cette suggestion, j'ai suggéré à mon tour que, plutôt que d'exposer le livre lui-même, on pourrait songer à monter quelque chose d'un peu différent autour du vaste sujet des bibliothèques. Nicole me demanda qui pourrait, à mon avis, être la personne la plus capable d'entreprendre un tel projet. Je répondis que, dans le meilleur des mondes possibles, la personne idéale serait Robert Lepage – mais

*La bibliothèque, la nuit***Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

qu'obtenir de lui qu'il se charge d'un projet supplémentaire en plus des quantités de projets dans lesquelles il est toujours engagé, ce ne serait rien de moins qu'un miracle. Chesterton a écrit que le plus extraordinaire, en matière de miracles, c'est qu'ils se produisent. Et il en fut ainsi. Nicole a demandé à Robert et Robert a dit oui. Dans mon assez longue vie, j'ai eu la chance de rencontrer deux personnes qui sont pour moi l'incarnation de ce que j'appellerais le génie. La première, je l'ai rencontrée quand j'étais adolescent, c'est le grand écrivain argentin Jorge Luis Borges. La seconde, rencontrée au Canada il y a une trentaine d'années, c'est Robert Lepage. Le fait que Robert ait vu maintenant dans mon œuvre quelque chose qui lui parût digne de son talent est pour moi si étonnant que j'ai encore peine à croire que c'est arrivé. Et ce que lui et son équipe ont créé pour l'anniversaire de Bibliothèque et Archives nationales du Québec dépasse toutes les louanges que je pourrais concevoir. Je crois que lorsque vous verrez l'exposition, vous serez de mon avis. Cela aussi, c'est un miracle.

Je crois pouvoir applaudir à cette entreprise parce que je n'ai eu presque rien à voir avec elle, sauf, peut-être, à lui prêter un nom. Je ne suis même pas un authentique connaisseur en bibliothèques. Je devrais sans doute m'expliquer. Ma relation avec les bibliothèques publiques a toujours été assez étrange. D'un côté, j'aime l'espace d'une bibliothèque publique. J'aime ces monuments dressés comme les emblèmes de l'identité qu'une société s'est choisie, imposante ou discrète, intimidante ou familière. J'aime les rangées interminables de livres dont j'essaie de déchiffrer les titres imprimés verticalement qu'il faut lire (je n'ai jamais découvert pourquoi) de haut en bas en anglais et en italien, et de bas en haut en français et en espagnol. J'aime les bruits étouffés, l'éclat atténué des lampes (surtout si elles sont en opaline verte), les tables polies par les coudes des générations de lecteurs. J'aime les odeurs anciennes de poussière, de papier et de cuir, et les plus récentes de surfaces plastifiées et de sprays nettoyants au parfum de caramel. J'aime l'œil omniprésent du bureau d'information et la sollicitude sibylline des bibliothécaires. J'aime les catalogues, surtout les vieux fichiers tiroirs (où qu'ils survivent), avec leurs inépuisables offres tapées à la machine ou griffonnées.

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

Et pourtant, d'un autre côté, je me sens un peu mal à l'aise dans une bibliothèque publique. Je suis impatient. Je n'aime pas attendre les livres dont j'ai besoin (sauf si la bibliothèque est assez généreuse pour permettre l'accès libre aux rayonnages). Je n'aime pas qu'il me soit interdit d'écrire dans les marges des livres que je choisis. Je n'aime pas devoir rendre les livres si j'y découvre quelque chose qui m'intéresse. Tel un pillard avide, je veux que les livres que je lis m'appartiennent.

Je soutiendrais que les bibliothèques publiques sont une nécessité essentielle, vitale. Je défendrais jusqu'à mon dernier souffle leur place en tant que mémoire et expérience de la société. Je dirais que sans bibliothèques publiques, et sans une compréhension consciente de leur rôle, une société de l'écrit est vouée à l'oubli. Je me rends compte à quel point peut sembler mesquine cette soif de posséder les livres que j'emprunte. Je suis convaincu que le vol est répréhensible et pourtant combien de fois n'ai-je pas dû rassembler toute la force morale que je pouvais trouver en moi pour ne pas empocher un volume désiré. Polonius fait, dans *Hamlet*, un écho précis à mes pensées lorsqu'il conseille à son fils de n'être « ni emprunteur, ni prêteur ». Dans ma bibliothèque personnelle, ce rappel se trouve affiché bien en vue.

J'aime les bibliothèques publiques, et ce sont les premiers lieux où je me rends quand j'arrive dans une ville inconnue. Mais je ne peux travailler avec bonheur que dans ma propre bibliothèque privée, avec mes livres ou, plutôt, avec les livres dont je sais qu'ils sont à moi. Peut-être y a-t-il là quelque ancienne fidélité, une sorte de monogamie domestique, un trait de conservatisme dans ma nature que ma jeunesse anarchique n'aurait jamais admis. Ma bibliothèque est mon exosquelette, comme si j'étais une tortue ou un homard.

Ce soir, je vous propose de parler de l'idée de bibliothèque en explorant trois questions : en premier lieu, comment une bibliothèque se construit-elle? En deuxième lieu, comment une bibliothèque arrive-t-elle à sa fin? Et, en troisième lieu, quels sont les rôles

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

d'une bibliothèque? Comment justifier son existence?

Pour répondre à la première question, comment une bibliothèque se construit-elle, je ferai référence à un texte que Walter Benjamin écrivit en 1931 sur le sens d'une bibliothèque. Il l'intitula *Je déballe ma bibliothèque* et il profita de l'occasion pour méditer sur les privilèges et responsabilités d'un lecteur. Benjamin démenageait de la maison qu'il avait partagée avec sa femme jusqu'à leur divorce, l'année précédente, dans un petit appartement meublé ou il allait vivre seul pour la première fois de sa vie, disait-il, « comme un adulte ». Benjamin était alors, écrivit-il, « au seuil de la quarantaine, sans possessions, situation, appartement ni argent ». Il pourrait n'être pas faux d'interpréter ses réflexions sur les bibliothèques comme une consolation face à l'échec de son mariage.

Emballer et déballer sont les deux faces d'une même impulsion, et toutes deux prêtent un sens aux moments de chaos. « Telle est donc l'existence du collectionneur, écrit Benjamin, placé dialectiquement entre les pôles du désordre et de l'ordre. » Il aurait pu ajouter : « ou de l'emballage et du déballage ». Dans le passé, j'ai été plusieurs fois obligé de me livrer à ces deux activités opposées. Quand, il y a 15 ans, après une vie passée à mettre au dépôt les livres que je n'arrivais plus à ranger dans les petits espaces dans lesquels j'avais vécu, j'ai enfin installé la totalité de ma bibliothèque dans un obscur village de France, je me suis dit que c'était la dernière fois, en tout cas durant ma vie de lecteur, que j'affrontais ce déballage et rangement de livres. Hélas, un tel bonheur ne devait pas être, sans doute parce qu'il est de la nature du paradis que nous soyons destinés à le perdre un jour. Je n'ai pas besoin de m'attarder sur les raisons pour lesquelles cela s'est passé, sauf à dire qu'elles relèvent du domaine de la bureaucratie sordide et que j'ai maintenant quitté la France pour toujours. Après les circonstances absurdes qui m'ont forcé à partir, l'emballage de ma bibliothèque de près de 30 000 volumes me fera sans doute l'effet d'une consolation comparable à celle de Benjamin après son divorce.

Le déballage de livres, peut-être en ce qu'il est chaotique, est avant tout une action créative et, comme dans toute action créative, les matériaux utilisés perdent en chemin leur

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

nature individuelle : ils deviennent une partie d'autre chose qui les englobe et en même temps les transforme. Lors de l'installation d'une bibliothèque, les livres ôtés de leurs caisses se dépouillent de leurs identités originales et en acquièrent de nouvelles au gré d'associations aléatoires, de placements dus aux préjugés et d'étiquetage autoritaire. Je me suis aperçu bien souvent qu'un livre que j'avais un jour eu entre les mains devient un autre livre lorsqu'une place lui est attribuée: c'est l'anarchie sous l'apparence de l'ordre. Mon exemplaire du *Voyage au centre de la Terre*, lu pour la première fois voici de nombreuses décennies, devient dans la section qui lui est allouée un compagnon de route de Vercors et de Verlaine, d'un rang plus élevé que Yourcenar et Zola, bien loin de Beauchemin, Blais et Brossard – tous membres, pourtant, de la fraternité francophone qui constitue une section importante de ma bibliothèque. Il ne fait aucun doute que le roman d'aventures de Verne conserve entre ses pages des traces de mon adolescence inquiète et d'un été disparu depuis longtemps – mais ce sont là, sur l'étagère, des faits secondaires, subordonnés à la catégorie à laquelle la langue de son auteur et l'initiale de son nom l'ont confié.

Le déballage est aussi un exercice de mémoire. La mienne est capricieuse. Il lui arrive d'être charitable : à des moments où j'ai besoin d'un coup de pouce ou d'une pensée joyeuse, elle me jette, comme des piécettes à un mendiant, l'aumône d'un événement oublié – visage, mot ressurgi du passé, histoire lue par une nuit chaude sous les draps frais dans le bourdonnement des moustiques. Au contraire de l'avarice de la mienne, la mémoire généreuse de mes livres est toujours là, et quand je les sortais de leurs caisses pour les ranger dans ma bibliothèque, après les avoir si longtemps condamnés au silence, ils étaient toujours bienveillants à mon égard.

Quand j'ai installé ma bibliothèque en France, le déballage a évoqué l'image du lecteur que j'avais été en des lieux et des temps inconcevablement lointains. Dès que je me fus mis à déballer, les rayonnages vides commencèrent à se remplir de mots désincarnés et des fantômes de gens que j'ai connus autrefois, ceux qui m'ont offert des livres, ceux qui m'ont raconté des histoires, ceux qui m'ont guidé dans des bibliothèques plus vastes que

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**

27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

celle d'Alexandrie, ceux qui m'ont appris à lire. Là se trouvaient les livres qui avaient été mes talismans magiques en ces jours si lointains. Là, le livre de poche contenant des morceaux choisis de Poe dans lequel, à 12 ans, j'ai découvert *Le corbeau*, en soulignant les mots que je ne comprenais pas et puis en apprenant le poème par cœur. Là, le *Somnium Scipionis* de Cicéron, plein d'annotations au crayon, datant de mes cours de latin. Là aussi, une traduction en espagnol du *Conformiste* de Moravia qui avait appartenu à mon père, reliée en cuir vert et décapitée de ses premières lignes par la secrétaire afin de la faire entrer à sa place sur l'étagère. Là, l'édition de *Don Quichotte* publié, sous la direction de mon cher professeur Isaias Lerner, par les Presses Universitaires de Buenos Aires, fermées plus tard par les autorités militaires qui envoyèrent aussi Lerner en exil. Là, l'exemplaire de *Stalky & Co.*, de Kipling, que Borges avait lu à Genève quand il était adolescent et qu'il m'a donné en guise de cadeau d'adieu quand, adolescent à mon tour, je suis parti pour l'Europe. Là, le *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, qui avait appartenu à l'homme d'affaires Timothy Eaton et n'avait été coupé que jusqu'à la page 93, avec un garde-page de l'hôtel Savoy, à Londres – livre qui symbolisait pour moi mon pays d'adoption : le roman québécois par excellence, écrit par un Français, lu à moitié par un magnat anglo-canadien dans un hôtel aristocratique de Londres. (Vous verrez quelques-uns de ces livres dans le préambule à l'exposition de Lepage.)

Considérons maintenant la deuxième question : comment une bibliothèque arrive-t-elle à sa fin? Je reviens sur le cas de ma bibliothèque à moi, et de son prochain emballage. L'emballage d'une bibliothèque est un exercice d'oubli. C'est comme si on regardait un film à l'envers, en consignait aux régions du caché et de l'invisible le récit du monde visible et méthodique, comme par un oubli volontaire. C'est aussi le ré-établissement d'un autre ordre, encore que secret. Soyons scientifiques. Le *bonding* (nom que donnent les physiciens à ce processus de formations chimiques neuves) suppose l'assemblage d'unités inattendues en identités et groupes redéfinis grâce aux limites nouvelles d'une cartographie mise en boîte. Si débiller une bibliothèque est un geste désordonné de renaissance, la remballer sera un enterrement bien ordonné en attente du jugement dernier. Je sais que

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**

27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

j'entendrai dans mon sommeil mes livres m'appeler du fond de leurs caisses. Le poète anglais Edna St. Vincent Millay écrit ces lignes :

Je ne me résigne pas à l'enfermement de cœurs aimants dans le sol dur.

Ils s'en vont en douceur, les beaux, les tendres, les bienveillants;

Ils s'en vont dans le calme, les intelligents, les spirituels, les courageux.

Je sais. Mais je n'approuve pas. Et je ne suis pas résignée.

Un jour, peut-être, je parviendrai au caractère généreux d'un oubli indulgent. Mais, entre-temps, une sorte de deuil obstiné me submerge quand je pense à mes livres abandonnés. Le jour où je suis sorti pour la dernière fois de ma bibliothèque, il y a quatre mois, j'étais désespérément malheureux, et des vagues de phrases remémorées à propos de perte, de vengeance et de désespoir me résonnaient dans la tête comme si la bibliothèque m'ouvrait ses livres en un ultime geste d'amitié. Une citation de *De l'autre côté du miroir* est venue à ma rescousse. Pour consoler Alice, qui se sent malheureuse dans l'étrange royaume de l'échiquier, la Reine Blanche lui recommande : « Pensez à l'enfant remarquable que vous êtes. Pensez au long chemin que vous avez parcouru aujourd'hui. Pensez à l'heure qu'il est. Pensez à n'importe quoi, seulement ne pleurez pas. » J'ai pensé à de nombreuses choses de ce genre : l'endroit paisible où se trouvait la bibliothèque, le temps qu'il avait fallu pour la construire, l'identité insaisissable du lecteur que j'ai été. Parce que, si toute bibliothèque est autobiographique, sa perte semble avoir quelque chose d'un éloge funèbre à la première personne.

Le cas le plus célèbre parmi ceux des lecteurs condamnés à perdre leurs bibliothèques est sans doute Alonso Quijano, le vieil homme qui, au fil de ses lectures, devient Don Quichotte. Le curé du village et le barbier, afin de le guérir de ce qu'ils perçoivent comme de la folie, jettent au feu la plupart des livres du vieux lecteur et murent les survivants de manière à faire comme si la bibliothèque n'avait jamais existé. Quand, après deux jours de convalescence, Don Quichotte sort du lit et va chercher le réconfort de

La bibliothèque, la nuit**Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

ses livres, il ne les trouve pas. On lui raconte qu'un sorcier arrivé une nuit sur un nuage a fait disparaître sa bibliothèque dans une bouffée de fumée. Cervantès ne nous dit pas ce que ressent Don Quichotte en entendant cela; il dit seulement que le chevalier resta chez lui deux pleines semaines sans plus parler de la poursuite de ses entreprises chevaleresques. Le lecteur comprend que, sans sa bibliothèque, Don Quichotte n'est plus celui qu'il était. Mais quelques pages plus loin, toutefois, comme si réfléchissant à ses lectures il se remémorait les livres qui lui ont enseigné l'éthique de la chevalerie, si nécessaire au monde, la puissance de son imagination lui revient pleinement. Il part de chez lui, embauche comme écuyer un paysan du voisinage (Sancho Panza) et s'en va vers de nouvelles aventures. Don Quichotte continuera à voir le monde à travers ses fictions romanesques, mais il n'aura plus matériellement besoin de la page imprimée. Ayant perdu ses livres en tant qu'objets tangibles, Don Quichotte reconstruit sa bibliothèque dans sa tête et trouve dans les pages remémorées la source d'une inspiration nouvelle. Don Quichotte ne lira plus un livre, aucun livre, même celui qui raconte sa propre vie lorsque Sancho et lui découvrent la chronique de leurs aventures imprimées à Barcelone, parce qu'à présent Don Quichotte a atteint l'état de lecteur parfait. Il connaît ses livres par cœur, au sens le plus strict du terme.

Mais nous ne sommes pas ici, toutefois, pour déplorer le trépas d'une bibliothèque privée. Nous sommes ici pour célébrer l'anniversaire d'une bibliothèque publique. Et pour considérer la troisième question : quels sont les rôles d'une bibliothèque?

Platon, dans le *Timée*, dit que lorsqu'un des hommes les plus sages de Grèce, le législateur Solon, se rendit en Égypte, un vieux prêtre lui dit que les Grecs n'étaient que des enfants car ils ne possédaient ni traditions anciennes ni notions « blanchies par le temps ». En Égypte, poursuivit fièrement le prêtre, « il n'est rien de ce qui a été fait de grand, de beau ou de remarquable dans ce pays, dans le vôtre ou dans n'importe quel autre, qui n'ait été depuis longtemps consigné par écrit et conservé dans nos temples ». Au III^e siècle AEC, à peu près en même temps que Platon écrivait ses dialogues, les rois d'Égypte

*La bibliothèque, la nuit***Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

donnèrent corps à cette colossale ambition en ordonnant que tous les livres du monde fussent rassemblés et placés dans la grande bibliothèque qu'ils avaient fondée à Alexandrie. On ne sait presque rien de la bibliothèque d'Alexandrie à part sa célébrité : ni son emplacement exact, ni l'usage qui en était fait, ni même comment advint sa fin. Et pourtant, fantôme parmi les plus distingués de l'histoire, la bibliothèque d'Alexandrie est devenue l'archétype de toutes les bibliothèques, même de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, plantée sur une terre dont les bibliothécaires d'Alexandrie ignoraient l'existence.

Depuis l'époque d'Alexandrie, les bibliothèques ont assuré une fonction symbolique. Pour les rois ptoléméens, la bibliothèque était un symbole de leur pouvoir; elle a fini par devenir le symbole d'une société entière, un lieu numineux où les lecteurs pouvaient apprendre cet art de l'attention qui, selon Hannah Arendt, est une définition de la culture. Mais depuis le milieu du XX^e siècle, les bibliothèques ne semblent plus porteuses de cette identité symbolique et, simples espaces de stockage pour une technologie considérée comme défunte, ne sont plus jugées dignes d'être convenablement conservées et financées.

Dans notre siècle, presque partout dans le monde, le nombre des bibliothèques publiques a diminué. Au Canada, sous le gouvernement illettré de Steven Harper, les budgets de nombreuses bibliothèques publiques ont été coupés, une douzaine de bibliothèques scientifiques fédérales ont été fermées, plus de vingt bibliothèques ministérielles éliminées, et la plupart des bibliothèques et centres de recherche canadiens à l'étranger (à Paris, par exemple) abolis. Sans doute, Harper pensait qu'il est plus facile d'imposer sa volonté à une population empêchée de lire. Les bibliothèques du Canada ne regretteront pas sa disparition.

Mais les bibliothèques résistent. Bien décidées à survivre en un temps où l'activité intellectuelle a perdu presque tout prestige, elles sont devenues, presque partout où elles

*La bibliothèque, la nuit***Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

existent encore, avant tout des centres sociaux. En majorité, les bibliothèques publiques aujourd'hui sont moins utilisées pour emprunter des livres ou pour lire un texte sur la Toile, que pour se mettre à l'abri du mauvais temps, distraire les enfants et chercher des emplois sur Internet. Ce sont tous services très nécessaires, et il est admirable que les bibliothécaires se soient prêtés à ces tâches qui, traditionnellement, ne correspondent pas à la description de leur poste. On pourrait esquisser une nouvelle définition du rôle des bibliothécaires dans la société d'aujourd'hui en diversifiant leur mandat. Mais une telle restructuration doit offrir l'assurance que ne soit pas oubliée la toute première raison d'être du bibliothécaire : guider les lecteurs vers leurs livres.

Dans les conditions actuelles, l'utilisation des maigres ressources des bibliothèques dans le but de remplir ces obligations sociales essentielles empiète sur les fonds destinés à l'achat de nouveaux livres et autre matériel. Bien sûr, les bibliothèques ont toujours été plus que des endroits où des lecteurs viennent lire. Les bibliothécaires d'Alexandrie accumulaient certainement d'autres choses que des livres : des cartes, des œuvres d'art, des instruments, et les lecteurs antiques y venaient probablement non seulement pour consulter des livres mais aussi pour assister à des lectures publiques, discuter entre eux, enseigner et apprendre. Et pourtant la bibliothèque restait avant tout l'endroit où, sous leurs différentes formes, des livres étaient stockés pour la consultation et la préservation de traditions anciennes « blanchies par le temps », ainsi que nous le rappelle Platon. D'autres institutions accomplissaient les autres tâches nécessaires dans une société civilisée : hôpitaux, associations philanthropiques, guildes.

Aujourd'hui, les bibliothécaires, en plus d'aider les lecteurs à choisir des livres ou à utiliser les ressources informatiques, sont obligés d'assumer des fonctions variées que leur société est trop avare ou trop méprisante pour prendre en charge. Mais une bibliothèque n'est ni un abri pour sans domicile fixe – à la bibliothèque municipale Robert-Bourassa, j'ai vu une bibliothécaire tenter d'expliquer à une cliente pourquoi elle ne pouvait pas dormir par terre –, ni une garderie enfantine – à Attica, aux États-Unis, la

*La bibliothèque, la nuit***Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

Seneca East Public Library propose des soirées pyjama –, ni un fournisseur d'aide sociale et de soins médicaux (que les bibliothécaires d'aujourd'hui dispensent quotidiennement).

Si les bibliothèques ne doivent plus être seulement les dépositaires de la mémoire de la société et les emblèmes de son identité, mais le cœur de centres sociaux plus complexes, nous devons être prêts à investir dans le système des fonds plus abondants et non moins, pour permettre aux bibliothèques de se réinventer. Surtout, il faut que ces modifications soient effectuées consciemment par une institution intellectuellement forte, qui sache reconnaître l'exemplarité de son rôle. Si nous modifions le rôle des bibliothèques et des bibliothécaires sans réserver au livre (imprimé ou virtuel) sa place centrale, nous risquons de perdre quelque chose d'essentiel et d'irré récupérable. Les bibliothécaires (ceci est essentiel) doivent pouvoir continuer à nous guider vers les livres – les livres qui peuvent nous montrer nos responsabilités les uns envers les autres, qui peuvent nous aider à nous interroger sur nos valeurs et à ébranler nos préjugés, qui peuvent nous donner le courage et l'intelligence de continuer à vivre ensemble, qui peuvent nous offrir des mots capables de nous illuminer et de nous permettre d'imaginer des temps meilleurs.

Malheureusement, bien souvent, de telles images rêveuses de ce que devrait être une bibliothèque sont ignorées, ridiculisées ou rejetées, même par ceux qui devraient faire preuve de plus de discernement. Au cours du siècle passé, les ruines des bibliothèques de Varsovie, de Nankin, de Louvain, de Dresde, de Belgrade, de Bagdad, de Sarajevo et de centaines d'autres constituent de honteux exemples de notre refus de faire nôtre ces enseignements. Un exemple moins connu est emblématique de cette folie : quand l'armée israélienne a commencé à occuper les territoires palestiniens après la Guerre des Six Jours, les soldats pillèrent les maisons particulières et les bibliothèques publiques et réquisitionnèrent de nombreux volumes. Les tentatives que firent les propriétaires exilés pour récupérer leurs livres ne rencontrèrent que silence ou refus, mais des fonctionnaires de la Bibliothèque nationale d'Israël à Jérusalem ont admis que l'on peut trouver

*La bibliothèque, la nuit***Conférence d'Alberto Manguel**27 octobre 2015 – Auditorium de la Grande Bibliothèque

aujourd'hui sur les rayonnages de la Bibliothèque nationale un grand nombre de volumes confisqués.

En dépit de ces infamies, les qualités nobles d'une bibliothèque, si idéales, si impossibles à réaliser soient-elles, sont nécessaires, vitales même, et justifient ou exigent que les bibliothèques soient préservées, multipliées, respectées et aidées à grandir. L'univers est chaotique, l'injustice et la misère de ce monde sont parfois impossibles à supporter, et tous les livres du monde ne porteront pas remède à un seul instant de souffrance délibérément infligée. Les bibliothèques, toutefois – ces assemblages de livres que depuis l'époque d'Alexandrie nous tenons à l'abri des dégâts du temps – peuvent nous aider à nous rappeler qui nous sommes, et où nous sommes, et tout ce que nous avons fait de mal, et les quelques choses que nous avons bien faites.

« Collectionner : soutenir ce qui est insoutenable », a écrit le poète anglais Ruth Padel. Peut-être est-ce là la signification ultime d'une bibliothèque, et aussi sa modeste justification.